

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 45

Artikel: Un spectacle peu banal
Autor: Nel., J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

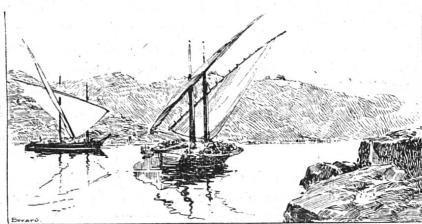
ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal
gratuitement
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration,
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un spectacle peu banal (J. Nel). — **Lo Vilhio Dévesa** : Lo Caion à Monsu Belia (Marc à Louis). — Un livre de chez nous (Maurice Porta). — Le patois vaudois au Palais fédéral. — FEUILLETON : Fille des champs (Dr Chatelain).



UN SPECTACLE PEU BANAL.

NALLEZ pas croire que je veuille vous montrer une de ces merveilles qui éclosent chaque jour dans le cerveau d'un habitué de l'invention. Je me moque pas mal du temps présent et de l'avenir. Un sexagénaire ne pense qu'au passé quand il veut se rafraîchir l'esprit, échapper aux obsessions du devoir immédiat, parfois cruel.

Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pouvait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes venues au marché se rembarquer sur un petit bateau, genre coche, je suis descendu à Ouchy. Il s'en est peut fallu que ce fut inutilement, car le départ ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela n'a l'air de rien, et c'est tout ! Aimable imprécision : pas d'heure fixe. Quand on est là, on part, voilà. Mais encore convient-il de se soustraire aux distractions et de ne pas aller attendre le bateau à un embarcadère qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a risqué l'apprendre à ses dépens. Déjà tout le monde avait pris place — pour cela il fallait se « cougner » un peu ; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles, faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que faire ? Aller toujours de l'avant ou revenir en arrière. L'indécision des nautilus tenailla le cœur. Enfin, celui-ci se dégagait ; quelques tours de machine en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses compagnes. Bientôt, le frêle esquif passa devant le *Bonvillard*, amarré au port, victime de cette satanée guerre qui inonda les puits miniers et fit renchérir, mais encore plus, comprimer les approvisionnements. Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors, comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une coche aux frères Traïne, qui transportaient aussi des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'avant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chapelets, et c'était un spectacle curieux pour nous autres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie. Personne n'eut plus besoin de découcher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en suivant des yeux les évolutions lentes de la petite maison flottante, qui — cela me parut bizarre — avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi ? Le lac était calme, l'air nébuleux ; plusieurs pêcheurs, sur leurs riquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'était plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de juillet et d'août se frayant un passage facile dans le glaive azur, sous un soleil étincelant et avec des accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour ravis des passagers pleins déjà de bien-être. C'était le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et pourtant, que de poésie dans cet élan des voyageuses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois des châtaignes, des œufs, des tomates contre ce bel argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle, et s'en retournaient le soir chez elles avec le sentiment du devoir accompli. L'air du lac est tonique, mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, toujours ensemble ! Et, en plus, l'autre jour, une désillusion : Au lieu de la coche qui mettait deux heures pour faire la traversée, voilà que du canot des Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine vivement : il y avait un moteur en réserve, il fonctionne, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus qu'un point noir qui court sur la surface du Léman, toujours grand, toujours beau. Désillusion ! Que non pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simplement.

Ah ! j'oubliais. Il y avait une voile pliée, prête à se gonfler sous la brise ! Voilà qui satisfait nos chères traditions et tout le monde. Voile et moteur, que voulez-vous de plus ! Mais, mesdames, attention, quand il y aura un grain et de la vague.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y en avait deux : cinq Savoyardes sont montées sur l'*Isabelle*, neuf sur le *Trèfle-à-quatre*. Et comme pour faire plaisir au vieux pirate que je suis d'une génération en train de disparaître, mais qui revit ses premières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait des rameurs. Un point, c'est tout. J. Nel.

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de conserver l'espoir d'obtenir sa main.

— Me voilà donc condamné au célibat, murmure le jeune homme.

— Oh ! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour vous marier avec une autre.

— C'est facile à dire ! Mais si ne voulez pas de moi, qui jamais m'acceptera ?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X. gémit-elle sans cesse ? Elle est riche et se plaint de l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de sa fortune.



LO CAION A MONSU BELIA

ATTIUTA-VAI, Monsu Bâodéron.

— Qu'est-ce que lâi a, Monsu lo régent ?

— Lo caion que l'ê élevâ — m'a bailli mom de cousin que mè z'écouli — eh bin ! ellî caion l'ê biau quemet 'na damuzalla et asse gras qu'on tasson. L'ê lo momeint de lo tyâ.

— L'ê veré, Monsu lo régent, l'ê on biau caion !

— Adam, Monsu Bâodéron, quemet l'ê vo que vo z'ite lo tia-caion, vîgno vo démandâ quand l'ê que porri comptâ sur vo po la boutseri ?

— Quand vo voudrà, Monsu lo régent.

Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Belia, fut on loquenet à ruminâ oquie et fâ dîse :

— L'ê que, Monsu Bâodéron, lâi a oquie que mè grâve. Dâi mouf de dzein de Velâ m'ant bailli de lau caion quand fassant boutseri. Adam su dobedzi assebin de lau z'ein rebailli dau min. Et l'ê pouâre que m'ein reste rein. Lâi arâi-te pas on moyan, vo que z'ite suti qu'on sindzo et malin bin mè que lo diablii, lâi arâi-te pas on moyan pou... pou..

— Po bailli, âo bin po ne pas rebailli.

— N'ein se rein.

— Foudrài pe-tître mî rebailli, Monsu lo régent.

— L'ê que... Monsu Bâodéron. L'ê bin su que l'affre l'âodrài mi se n'êté pas d'obedzi de rebailli. Se vo mè trovâ sur remido, vo baillo on écu nâovo.

Et lo père Bâodéron s'è met à cllioure on bocon sé petit get de founinne, preind la pice, et sè met à ruminâ, ruminâ. Lo tourne sarâi tseza dè coûte li que l'arâi pas oïu, tant l'êtâi ein train de peinsâ cain de-dein, ellî vilhio guieus de père Bâodéron. Dâi momeint, on vayâi que sè sorezâi. Tot d'on coup ie dit :

— Lâi a on moyan, rein que ion !

— Lo quin è-te ?

— Vo faut fêre acrère âi dzein qu'on vo z'a robâ vîutron caion, Monsu lo régent.

— Et pu ?

— Et pu ! L'âodrài vo lo tyâ de né. Nion vâo rein oûre, et pu, lo leindémân, vo bramerâ bin fê : « M'ant robâ mon caion ! » Vo garanto que l'affére vâo bin djuvi.

Lo régent fut binstout décidâ. Le fâ âo boutsi :

— Adam, quinta né voliâi-vo lo fotre bas ?

— Eh bin ! pas la né que vint, mâ la né d'apri. Preparâ tot cein que faut, lè tehôu, lè tsevelhie, lè foncef et tot lo bataclian. Dan à déman né, vê onj' hâore.

— A déman né, père Bâodéron. Sebahia, tot parâi, se lè dzein vant mè crêre quand lau deri que m'ant robâ mon caion ?

— L'ê bin su, monsu lo régent. Allâ pi !

Monsu Belia s'ein va tot bounameint et tot dzoiau, tandu que lo père Bâodéron sè maillive de rire et préparâ sè conti po la boutseri.

La né l'êtâi arrevaïe. Lo régent vint guegnî oncora on iâdzo son bétion, et pu s'allâ reduire, bin conteint dau moyan âo père Bâodéron.

Mâ, onn'hâore apri, lo père Bâodéron, soi à catson de son ottô, avoné on battéran, abvôre la porta de l'êtrabilio âo régent et l'eintre dedéin sein fêre lo meindro détertin.